



Aide à la prédication
Dimanche 22 août 2021
« La grande guérison »
Marc 7, 31-37

Natacha Cros-Ancey
Coordinatrice de la formation permanente des pasteurs
pour la CPLR

Remarques à la lecture du texte

Nous sommes dans la grande partie de la section des pains de *l'Évangile de Marc* (6,6b à 8,30) : la première multiplication des pains a lieu en territoire juif, la seconde (8,1-10) se tiendra en territoire païen, et l'ensemble de ces chapitres 6 à 8 est dominé par la question du *pur / impur* dans un cadre de contacts croissants entre Jésus et les populations païennes. Les données géographiques, si elles sont pour le moins difficiles à suivre, insistent néanmoins, par leur nombre, sur ce point : des territoires de Tyr, Sidon et de la Décapole (7,31), et d'une rive à l'autre de la mer de Galilée, Jésus ne cesse de passer et repasser la frontière entre les mondes juifs et païens. Récits « sur la frontière », ces derniers donnent lieu à des rencontres fortes : en pays non juif, celle avec la femme syro-phénicienne (7,24-30), et avec le sourd à la langue liée (notre texte), puis, à Bethsaïda, avec l'aveugle (8,22-26).

Notre texte met en scène un bref miracle de guérison au déroulement souvent repris au fil des évangiles :

- contexte général (v.31),
- malade amené auprès de Jésus (ici sans précision de lien de parenté ou d'amitié entre le malade et ses intercesseurs),
- situation et intercession des tiers (v.32),
- parole et gestes de guérison (v.33-34),
- guérison du malade et réactions de l'entourage (v.35-36).

Néanmoins, de manière plus inhabituelle, le processus de guérison est *très détaillé* : alors qu'une simple imposition des mains lui est demandée (v.32), Jésus touche les oreilles du malade, crache, lui touche la langue, lève son regard au ciel et gémit, et prononce enfin *Ephphata*. Nous retrouvons ici la mention du toucher *aptomai*, toujours lié au geste de guérison chez Marc, et celle du crachat « thérapeutique » (cf. aussi Marc 8,23 et Jean 9,6). Enfin, comme pour la guérison de l'aveugle de Bethsaïda, deux gestes thérapeutiques semblent nécessaires pour venir à bout des surdités/défauts de langue/cécité rencontrés.

Quelle est donc cette *résistance* importante à la démarche de Jésus ? D'un point de vue symbolique, elle pourrait être celles *des disciples*, et partant, *des lecteurs eux-mêmes*. Alors que les païens accueillent et reconnaissent Jésus, et que sa mission s'élargit aux nations (cf. la foi de la syro-phénicienne en 7,24-30 et 8,1-10), les disciples eux-mêmes peinent à guérir de leurs surdités et cécités quant à la présence et à la parole de leur maître. Par leurs similitudes, les deux guérisons des chapitres 7 et 8 (le sourd à la langue nouée et l'aveugle) paraissent ainsi se répondre et encadrer pour les souligner les épisodes de mécompréhension ou de perplexité des disciples : « Vous ne comprenez pas encore, vous ne saisissez pas ? [...] Vous avez des yeux et vous ne voyez pas ? Vous avez des oreilles et vous n'entendez pas ? » (8,17-18). Au-delà de la seule difficulté physique de la cécité ou de la surdité, c'est l'être humain dans son ensemble que la guérison concerne, pour qu'enfin, il puisse entendre, comprendre, voir et parler droitement (v.35).

Dans les derniers versets, nous pouvons souligner l'exigence de silence (ou secret) messianique (v.36-37), assez commune chez *Marc*. Cette recommandation est immédiatement transgressée pour faire résonner en terre païenne une acclamation aux accents isaïens (Esaïe 35,5-6). A une langue désormais déliée, il peut sembler bien rabat-joie d'immédiatement rappeler cette demande de silence ! Remarquons néanmoins que celle-ci s'adresse moins au miraculé (à la différence de *Marc* 1,44 ; 5,43) qu'aux témoins de son geste (v.36-37). Nous retrouvons ici l'idée d'un dévoilement progressif de l'identité christologique de Jésus et d'une prudence vis-à-vis des miracles qui, paradoxalement, pourraient éloigner d'une vraie rencontre avec Jésus, en l'assimilant à un simple thaumaturge. Là encore, il ne s'agit pas seulement d'avoir vu, entendu et de pouvoir parler, mais d'être prêt à accomplir tout cela justement : échos étroits entre incompréhension des disciples et exhortation au silence.

Pistes pour la prédication

Le toucher comme geste de compassion et facteur d'humanité

Que fait Jésus face à celui qui n'entend pas, qui parle difficilement, qui peine conséquemment à dire ses besoins, ses souffrances ou ses joies, qui dérange par son inquiétante ou envahissante altérité ? Il touche. Il met ses doigts dans ses oreilles, crache, lui touche la langue (v. 33) ... Il y a donc des gestes d'extrême proximité, il y a de la salive et ces détails ont de quoi nous rebuter, nous qui, abreuvés d'images de corps jeunes, lisses et bien-portants, ne sommes pas forcément familiers de la maladie, du handicap, du corps amoindri, vieilli ou souffrant. Pourtant une compassion pleine s'exprime ici et nous le savons bien : aux extrémités de la vie, ou face à la douleur ou à l'exclusion, quand les sens chancellent, la compassion n'a souvent plus d'autre voie que celle de toucher pour s'exprimer ; c'est la main du malade que l'on saisit, la caresse sur le front du mourant, gestes dérisoires mais si puissants pourtant dans ce qu'ils disent et ce qu'ils nous coûtent parfois.

De manière plus générale, c'est ici toute la question de notre rapport au sens du « toucher » que nous pouvons apercevoir. Omniprésent dans le parcours de Jésus et contre bien des interdits de son contexte culturel et religieux, il est pour autant un sens bien peu exploré et mobilisé dans nos traditions chrétiennes. Pour autant, ne constitue-t-il pas un biais privilégié de présence aux autres et au monde et ne porte-t-il pas en lui-même une dimension de reconnaissance et d'attention à l'autre indispensable (pour éviter l'intrusion, l'inapproprié, ou pire la violence) ? Nous sentant concernés, émus ou mobilisés, ne disons-nous d'ailleurs pas que nous avons été « touchés » ? Nous pouvons songer ici au travail philosophique de Merleau-Ponty, qui souligne la particularité du toucher comme un sens nous plaçant immédiatement dans une réciprocité. On ne peut toucher en effet sans être soi-même touché. Possibilité de toucher l'autre et présence de son corps dans un espace partagé : le toucher participe de l'émergence d'un monde commun et de la rencontre, le contexte COVID nous l'aura par défaut pleinement rappelé !

Un miracle ou des miracles ?

Face aux récits de miracles, il faut souvent un effort à nos esprits cartésiens pour ne pas verser dans une seule interprétation symbolique (et, partant, rationaliste !). Pourtant le contexte textuel nous invite parfois fortement à une telle lecture symbolique et cela semble bien être le cas ici. Cécité et surdité des disciples, incompréhensions de leur part, nous l'avons vu, ces handicaps à la reconnaissance du Christ sont tenaces et exigent patience et persévérance chez Jésus. Pour autant les disciples de ces versets sont-ils les seuls à devoir s'engager sur un chemin de guérison ? Disciples, nous le sommes aussi, et l'appel à ouvrir les yeux,

les oreilles, et à laisser nos langues se délier pour annoncer droitement la *Bonne Nouvelle*, retentit pour chacun et chacune de nous. Car même si nous sommes au bénéfice ce Dieu et de ce frère qui se penchent vers nous, nos oreilles ne sont jamais, une fois pour toutes, prêtes à entendre la *Parole* (1 Co 2,9) ; et, même si nous sommes plus bavards que mutiques (*Matthieu* 6,7), nous devons sans cesse nous ressaisir de cette exigence de dire droitement notre confiance et notre espérance en Dieu. Le miracle rapporté nous concerne donc nous aussi ! Comme pour le sourd-muet de notre texte, Jésus patiemment nous met et nous remet à part pour nous rencontrer (v.33), nous toucher et nous guérir de nos manques de confiance, de parole, et d'écoute. Deuxième miracle de ce texte qui nous implique donc pleinement !

Mais un troisième miracle peut se percevoir aussi entre ces lignes et peut-être concerne-t-il Jésus lui-même ! Car en territoire païen, ce dernier semble, tel un bon pharisien, s'être particulièrement débattu avec la tradition et la pureté : remontons simplement de quelques versets pour retrouver ses paroles si dures à la femme – et mère – syro phénicienne : « [...] car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens » (7, v.27). Nous le savons, de cet échange avec cette femme, Jésus sortira converti, prêt à élargir sa mission et son amour aux dimensions du monde. En contraste avec ce premier miracle, il est notable que la rencontre avec le sourd bègue en territoire païen ne pose, cette fois-ci, pas de question à Jésus concernant l'origine (juive ? païenne ?) de cet homme. Cette origine n'est plus désormais un sujet à évoquer : ici Jésus est guéri de ces questionnements initiaux pour embrasser pleinement et avec l'aide de Dieu (v. 34) sa mission et nous interroger en miroir sur nos capacités d'accueil, de souplesse et d'évolution.